

# CHEVY STEVENS

auteure de *Séquestrée*



# JAMAIS TU NE ME QUITTERAS

THRILLER

*l'Archipel*



JAMAIS TU NE ME QUITTERAS

DE LA MÊME AUTEURE  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Après la nuit*, 2015.  
*Des yeux dans la nuit*, 2014.  
*Il coule aussi dans tes veines*, 2013.  
*Séquestrée*, 2011.

CHEVY STEVENS

JAMAIS  
TU NE ME QUITTERAS

*traduit de l'anglais (Canada)  
par Philippe Vigneron*

*l'Archipel*

Ce livre a été publié sous le titre  
*Never Let You Go*  
par St. Martin's Press, New York, 2017.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Éditions de l'Archipel  
34, rue des Bourdonnais  
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-3958-6

© Chevy Stevens Holding, Ltd., 2017.  
© L'Archipel, 2020, pour la traduction française.

*Pour Carla, qui ne renonce jamais.*



## **Note de l'auteur**

Seules les villes de Lions Lake et Dogwood Bay ont été inventées. Tous les autres lieux existent.



# PREMIÈRE PARTIE



# 1

## Lindsey

*Novembre 2005*

Le temps pressait. Il m'attendait à la plage, et il devait déjà compter chaque minute. Je me rafraîchis le visage, laissai l'eau ruisseler sur mon cou et ma chemise. Je me scrutai dans le miroir. Tentai de me rappeler comment sourire pour ne pas avoir l'air terrorisée, détendis les muscles autour de mes yeux, essuyai du doigt les traces de mascara. J'aurais beau lui expliquer de toutes les façons possibles que je n'avais pas flirté avec cet homme, je pourrais aussi bien hurler face à l'océan.

Le sol en ciment des sanitaires était couvert de sable et de morceaux de papier qui collaient à mes tongs. À côté de moi, une petite fille se débattait avec son robinet. Je me penchai et l'ouvris pour elle, puis m'écartai pour éviter le regard perplexe de sa mère qui venait de sortir d'une stalle.

Elles quittèrent les toilettes main dans la main, et j'entendis la petite fille demander à sa mère si elle verrait le Père Noël à l'hôtel. Un mois encore et ce serait Noël. Une douleur aiguë cisaila ma poitrine tandis que je pensais à Sophie. Chaque jour, elle ajoutait un nouveau cadeau à sa liste. La mienne comportait un seul souhait.

Ces vacances, un soi-disant cadeau qu'Andrew me faisait en avance, n'étaient qu'un prétexte. Il était allé trop loin la dernière fois, il le savait. Je lui avais opposé toute

une série de raisons pour lesquelles nous ne pouvions pas aller au Mexique, mais il les avait rejetées, s'empressant de réserver une suite à l'hôtel-club où nous avons passé notre lune de miel. Celle-ci était encore plus spacieuse que la précédente, avec une vue panoramique. Comme si le sable blanc et la mer aux reflets turquoise pouvaient effacer tout le reste.

Le matin, pour aller à la plage, j'avais pris soin de choisir mon maillot une pièce rose et de passer une tunique à col rond qui me tombait presque aux genoux. J'avais complété ma tenue avec un chapeau de paille et de grandes lunettes de soleil. Au moment de quitter la suite, il m'avait lancé un sourire approbateur et m'avait attirée à lui pour un baiser. Je m'étais braquée, mais aucune trace d'alcool n'était perceptible dans son haleine ou sur ses lèvres. J'avais tenté de me dégager mais il avait insisté pour aller au bout de ce baiser.

Nous étions restés quelques heures sous un parasol en raphia pendant que Sophie jouait dans le sable. La main d'Andrew tendue entre nos chaises longues tenait la mienne, son pouce décrivait des cercles paresseux sur ma peau. Une femme passa devant nous et je surpris le regard appréciateur qu'elle lança à Andrew. Il était irrésistible avec son short blanc, ses abdominaux nettement dessinés, sa peau dorée après seulement quelques jours au soleil, mais rien de tout cela ne me touchait, désormais. Je faisais attention à ne pas regarder autour de nous mais j'imaginai quelle image nous renvoyions aux autres : un de ces merveilleux couples avec enfant.

Je faisais semblant de somnoler mais, derrière mes lunettes, j'observais Sophie. Elle était occupée à bâtir un château alambiqué avec tourelles, douves, murailles ornées de coquillages et de dessins tracés à l'aide d'une brindille. Elle aurait sept ans en janvier et, déjà, la fillette faisait sa mue, ses membres s'affinaient, sa chevelure d'un

blond pâle prenait la même teinte miel que les cheveux de son père.

Après avoir ramassé sa pelle, elle nous rejoignit.

— Maman, j'ai faim.

Nous fîmes signe au serveur qui avait ravitaillé Andrew en Corona toute la matinée. « *Una cerveza, por favor* », disait-il tandis que je sirotais une margarita en m'efforçant d'oublier le nœud qui nouait mon estomac. Le serveur prit notre commande – salade de poulet pour moi, burger-frites pour Andrew et Sophie. C'était un beau garçon aux yeux et aux cheveux noirs, l'air malicieux, dont les sourires en rafales dévoilaient des dents parfaitement blanches. J'évitais de le regarder mais je finis par commettre une erreur. Quand je lui tendis mon verre vide, ses doigts s'attardèrent sur les miens. Simple maladresse : un bruit derrière nous l'avait distrait une fraction de seconde, mais je savais que ça n'excuserait rien. Nos mains s'étaient touchées.

Il posa une margarita devant moi et s'éloigna. Andrew portait des lunettes de soleil mais je perçus tout de même son expression furieuse. Sa bouche se crispa. Mes pensées dérivèrent, dérapèrent, cherchant un point auquel se raccrocher. Je devais à tout prix faire diversion.

J'indiquai d'un geste la plage, les palmiers.

— Quel décor magnifique...

— Oui, tu avais l'air d'apprécier.

— C'est tellement relaxant...

Je parvins à produire un sourire ravi. Comme si je ne comprenais pas à quoi il faisait allusion. Comme si ce petit scénario n'avait pas déjà eu lieu mille fois.

Juchée au bord de mon transat, un drap de bain noué autour de la taille, Sophie scrutait nos visages de ses yeux verts inquiets. Son index entortillait une mèche de cheveux mouillés. Depuis qu'elle était bébé, c'était un signe de fatigue ou d'inquiétude.

— Pourquoi tu n'irais pas ramasser d'autres coquillages, ma chérie ? suggérai-je. C'est tellement joli, quand tu en mets sur les tours. Je t'appellerai lorsque ton burger arrivera.

Elle se leva, attrapa le dauphin gonflable et retourna à son château, non sans me jeter de nombreux coups d'œil. Je ne quittai pas mon sourire.

— Tu dois vraiment me prendre pour un imbécile, lança Andrew dès qu'elle se trouva suffisamment loin.

— Bien sûr que non.

Il se replongea dans son livre, tournant chaque page d'un geste sec. Ma respiration s'accéléra, étriquée dans ma gorge. J'avalai une gorgée de cocktail mais le citron n'était plus rafraîchissant, son acidité me vrillait l'estomac. Je me massai le sternum, sans parvenir à atténuer la sensation de pression.

Nos plats arrivèrent et le serveur nous demanda s'il pouvait nous apporter autre chose. Andrew resta silencieux, sans me quitter du regard, et je fus obligée de répondre pour deux. Je sentais sa colère de l'autre côté du transat, je l'entendais répéter mentalement ses accusations.

Sophie revenait vers nous à présent. Je me penchai vers Andrew.

— S'il te plaît, retiens-toi. Pas de scandale. Il a touché ma main *par hasard*.

— J'ai vu de quelle façon tu le regardais, Lindsey.

— Tu n'as rien vu *du tout*.

Alors que j'aurais dû le rassurer, lui dire que je n'avais d'yeux que pour lui. Mais la margarita m'avait rendue courageuse. Et stupide.

— Tu te fais des idées, ajoutai-je.

Tout son visage parut brusquement se fissurer, prendre une nouvelle apparence. Celle du véritable Andrew. De l'homme que personne ne voyait à part moi.

Sophie courut vers nous et s'assit à côté de moi sur le transat. Sa peau contre la mienne était froide et humide. Elle attrapa une frite.

— Tu as vu tous mes coquillages, maman ?

— Oui, ma puce.

Je jetai un coup d'œil à son château.

— Ils sont magnifiques.

Andrew fit tomber une coulée de ketchup sur son assiette et y trempa une frite.

— Mange, ma chérie.

— Je vais d'abord me laver les mains.

Je sentis les yeux d'Andrew braqués sur moi jusqu'aux sanitaires. Tête baissée, je ne regardai personne.

Je jetai la serviette en papier dans la poubelle et remis mes lunettes de soleil. Il fallait que je retourne sur la plage. Sophie allait de nouveau vouloir se baigner et je ne voulais pas qu'Andrew la laisse y aller alors qu'elle venait de manger. Je pensai aux Corona qu'il avait avalées. Combien ? Je ne savais même pas. Moi qui avais pris l'habitude de les compter.

Ils n'étaient pas sur les transats. Mon assiette était encore sur la petite table, la laitue achevait de se désagréger sous la chaleur. Mon verre était vide. Andrew avait fini son burger-frites et Sophie laissé la moitié du sien. Je regardai autour de moi. Personne devant le château de sable. Peut-être étaient-ils retournés dans notre chambre ? Je m'approchai du château de Sophie. Son drap de bain avait été jeté derrière, avec ses sandales vert fluo.

Son dauphin avait disparu.

Je fis quelques pas dans l'eau, main en visière au-dessus des yeux. Les vagues enflaient et se brisaient, une masse ondulante de bleu. Les nageurs surgissaient, disparaissaient. Je plissai les paupières, tentant de distinguer leur visage. Où était ma fille ? Où était Andrew ? Je me retournai et passai en revue les gens sur la plage : la foule des clients de l'hôtel, des grappes de gamins courant pour échapper aux vagues. Je pivotai et observai de nouveau l'étendue

de l'eau, guettant la petite tête de Sophie, son maillot de bain rouge.

Puis je vis son dauphin gonflable ballotté parmi les flots – et personne dessus. Je m'avançai aussi vite que possible, le courant étreignait mes jambes, mes pieds s'enlisaient dans la vase. Quand je n'eus plus pied, je me mis à nager vigoureusement vers la bouée et m'y accrochai. Ils étaient forcément tout près, Sophie ne s'éloignait jamais de son dauphin.

Son tuba rose vif restait invisible mais il y avait tellement de monde dans l'eau. Je pensai au burger qu'elle avait mangé, aux bières avalées par Andrew. C'était un nageur hors pair mais Sophie était encore débutante et se fatiguait facilement. Je plongeai.

Je vis des jambes approcher – des jambes masculines. À quelques centimètres de moi, un vieil homme retira son tuba.

— Ça va ? cria-t-il.

— Je ne trouve pas ma fille !

D'autres nageurs approchèrent.

*Elle a un maillot de quelle couleur ? Vous l'avez vue couler ? Il faut prévenir les sauveteurs, vite !*

Je remuais les jambes sous l'eau, mon torse en appui sur le dauphin.

— Non, je ne l'ai pas vue couler, elle a six ans, elle a un maillot de bain rouge...

Un hors-bord passa dans un grondement, soulevant des vagues qui nous secouèrent encore plus, éclaboussant de sel mon visage. L'horizon apparaissait, disparaissait.

Un client de l'hôtel qui passait en jet-ski transmit par radio la description de Sophie. Des gens plongeaient puis émergeaient, cheveux trempés et lunettes embuées.

Personne ne la trouvait. Je continuais de plonger la tête sous l'eau mais, à présent, je ne voyais plus que des jambes pâles s'agitant et remuant le sable qui troublait la

transparence de l'eau. Je refis surface, regardai en direction du brise-lames. Et s'ils avaient été emportés vers le large ?

Un des canots de l'hôtel-club patrouillait le long des flotteurs délimitant la zone de baignade surveillée. À son bord, des hommes en polo blanc et short orange scrutaient l'horizon avec leurs jumelles. J'attendais un cri, quelque chose, mais la plage était devenue étrangement silencieuse. Les gens restaient sur le rivage.

Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais dans l'eau. Je claquais des dents, je paniquais, tous ces gens qui me parlaient me donnaient le tournis. Je leur expliquais qu'elle se trouvait avec mon mari, que lui aussi avait peut-être disparu. Un maître-nageur insistait pour que je retourne sur le rivage, il me prit par le bras et je finis par le suivre. Nous nageâmes jusqu'à la plage et je titubai sur le sable, toujours cramponnée à la bouée-dauphin. Ma tunique était collée à ma peau, enveloppait mes cuisses. Mes jambes se déroberent sous moi et je tombai à genoux. Le soleil me martelait et m'aveuglait tandis que je fixais l'étendue de la mer.

À côté de moi, le maître-nageur me tendit une bouteille d'eau et me fit signe de boire, puis parla dans sa radio, des phrases en espagnol que je ne comprenais pas. Les jet-skis sillonnaient les vagues.

Puis je perçus quelque chose, et cette prise de conscience me fit tourner la tête en direction de la plage. Ils étaient là, marchant vers nous : Sophie dans le maillot rouge à pois blancs que nous avons choisi ensemble, Andrew, aux longues jambes musclées et à la démarche bondissante que je connaissais bien. Chacun avait une bouteille à la main. Sophie paraissait surprise par cette agitation.

Je me relevai d'un bond et courus vers eux, manquant perdre l'équilibre dans le sable, mais rien n'aurait pu m'arrêter. Je pris Sophie dans mes bras et me mis à pleurer dans son cou.

— Maman, ça ne va pas ?

— Qu'est-ce qui se passe, Lindsey ?

Le maître-nageur approcha.

— C'est votre fille, *señora* ?

— Oui, oui !

Je la reposai, pressai les mains sur son visage et embrasai ses joues, ses lèvres, son nez parfumé à la crème solaire, ses cheveux transformés en filins salés.

Andrew discutait avec le maître-nageur.

— Désolé que ma femme ait fait tant d'histoires... Elle a une imagination débordante.

Il sourit en tournant doucement l'index sur sa tempe.

Le maître-nageur lui sourit d'un air gêné, posa une main sur mon épaule et, me dévisageant :

— Il faut encore boire, *señora*. Le soleil, il est très chaud, *sí* ?

Il nous laissa. La foule se dispersait, j'entendis des remarques, des commentaires murmurés. Je m'en moquais. J'enlaçais Sophie. Elle était palpable, elle était réelle, elle se trouvait devant moi.

— J'ai eu tellement peur ! lui expliquai-je. J'ai vu ton dauphin dans l'eau...

— On jouait avec papa et mon dauphin s'est envolé... Il m'a dit qu'on le récupérerait plus tard.

Andrew regardait en direction de la mer. J'essayai de déchiffrer son expression mais il portait ses lunettes de soleil. Était-il vraiment furieux de ce que j'avais fait ?

— Son dauphin s'est mis à dériver, je pensais qu'on ne le reverrait plus jamais.

Puis, prenant Sophie par la main :

— Allez viens, il y a trop de soleil là.

\*

Nous étions assis sous le parasol. Je tremblais toujours malgré le soleil braqué sur nous et le drap de bain dans lequel je m'étais enveloppée – j'avais surpris Andrew

observant ma tunique mouillée collée à mes seins et à mes cuisses. Sophie était assise à côté de moi, sa main dans la mienne.

— Je vais bien, maman, je vais bien... pardon de t'avoir fait peur, répétait-elle en me donnant de petites tapes.

Andrew me dévisageait. Je sentais ses yeux me brûler de profil. J'aurais voulu l'ignorer mais je savais qu'il voulait me forcer à le regarder. Je me tournai vers lui. Son regard avait quelque chose de cruel. D'arrogant.

— Tu nous as foutu la honte, dit-il.

— Pourquoi tu ne m'as pas attendue ?

— Tu mettais trop de temps à revenir.

Il haussa les épaules.

— Tu l'as fait sciemment. Tu as voulu m'effrayer.

— Ne sois pas idiote...

Il se leva.

— Tu es seule responsable de ce qui est arrivé.

Il tendit la main à Sophie.

— Viens, ma jolie. Je vais t'aider à construire un autre château.

Je les regardai s'éloigner. Sophie se retourna vers moi, son petit visage marqué par une expression préoccupée. Je lui adressai un sourire rassurant. Le maître-nageur vint me voir.

— Tout va bien maintenant, *señora* ?

— Oui, oui, très bien.

Je ne voulais pas qu'il s'attarde. Juste avant qu'il ne parte, je vis quelque chose passer sur ses traits. De la pitié ? Ou me considérait-il juste comme une blonde écervelée qui avait surréagi ? Je me rappelai comme je m'étais débattue dans l'eau, comme je m'étais sentie désespérée. Comment avais-je pu me transformer ainsi ? En une femme qui ne pouvait plus aller aux toilettes sans être tenaillée par la peur ?

Andrew remplissait de sable un seau, l'air aussi déterminé que Sophie. Il sentit que je l'observais et, avec un sourire amical, m'adressa un petit geste de la main.

*Tu te fais des idées*, avais-je dit. Et il me l'avait fait payer.

Mais il n'avait pas simplement voulu m'effrayer. Il voulait aussi me faire savoir qu'il pouvait me priver de ma fille. En un clin d'œil. Un jour, alors que je serais partie me laver les mains, ou me promener, ou faire des courses, ils pourraient s'évanouir dans la nature. Et je ne reverrais plus jamais Sophie.

Dès notre retour, il fallait que je le quitte. Je n'avais plus le temps de peaufiner mon plan. Peu importaient les conséquences, peu importaient les risques : il fallait que j'emmène Sophie loin de lui.

Je levai lentement la main, embrassai ma paume et l'agitai dans sa direction.

# *l'Archipel*

Vous avez aimé ce livre ?  
Il y en a forcément un autre  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/larchipel](http://www.facebook.com/larchipel)

Achévé de numériser en septembre 2020  
par Facompo